

PROLOGUE

Un matin de Juin 2020, alors que je sortais de 3 mois de confinement et pouvais enfin rejoindre mon bureau ci Rue Janvier, j'écoute en boucle des messages sur mon répondeur. Perchée au balcon du haut de mon 12^{ème} étage, je m'interroge sur ce monde qui s'est fermé, sur cette crise sanitaire, sur comment nous devons vivre désormais ... Amiens est morose et tumultueux à la fois ...

Par ce même temps, d'autres questions ne me quittent pas! Je me demande où en sont mes collègues, mes collaborateurs, nos citoyens du monde installés là-bas et ailleurs ... Je me demande où en sont leurs travaux depuis que le monde s'est arrêté, comment ça s'est arrêté, comment se vit l'enfermement d'un endroit à l'autre... Je me demande que deviendra notre profession ; nous qui toute l'année devons parfois partir au bout du monde pour pouvoir faire tout ce que nous savons faire : REDIGER !

Tandis que je suis dans ces mille réflexions, un message rompt mon silence !!! Cette voix ! Je la reconnais ! Toujours aussi fébrile, je la reconnaitrai parmi un millier : Doryn !

Je quitte le balcon en catastrophes et revient dans la pièce ... Je rembobine ... Il date de 3 semaines ...

Il a duré 2 minutes 35 Secondes ! Cette voix sur ce répondeur était porteuse d'un message que je n'attendais pas, un message venu d'une de ces rares personnes que vous rencontrez un jour dans votre vie et dont vous ne ressortez pas indemne de la fréquentation !

Aussitôt après l'avoir écouté, je ne pouvais que relancer l'appel. Il fallait que je sache où elle en était depuis qu'elle l'avait laissé ! Il fallait qu'elle sache que mon silence tout ce temps avait été dû à mon absence, que je lui fasse savoir qu'il y a des messages auxquels on ne saurait rester silencieux, volontairement ...

Ce coup de fil fut ensuite le premier d'une longue chaîne ! Au fil des jours, des semaines et des mois d'après, j'ai accepté cette belle mission, de travailler avec elle le projet de ce roman, pour le rendre plus abouti, le faire sortir de cette crise sanitaire afin qu'il embrasse le monde d'après ...

L'histoire est simple ! Elle sort de l'Afrique. C'est un petit roman rempli d'émotions, d'amour, d'amitié, de passion. Il parle de la condition de la jeune fille dans société traditionnelle africaine, de relations humaines, des chocs créés par la mondialisation, des voyages ...

C'est des sujets passionnants que je partage avec Doryn, cette jeune femme aujourd'hui qui me rappelle celle que j'étais il y a 20ans, que j'aime lire, que j'aime savoir être en train d'écrire ...

« 4 années sur les routes », n'est pas, comme on pourrait se précipiter de le penser, la biographie de l'auteure qui, il y a 4 ans était consacrée grand reporter de Voyages par PAF, avec tout le soutien d'ARTISTAY...

C'est une fiction, destinée à un lectorat adolescent ... Une histoire que j'aurai peut-être pu écrire aussi, en plantant le décor à Kaboul, ou dans mon Beyrouth natal où l'auteure a joué à

amener ses héroïnes, en signe de clin d'œil à ma communauté ... C'est l'histoire de jeunes adolescentes qui ont fait des choix, tracé des routes, et qui les suivent contre vents et marrées ...

Cette histoire ressemble tout simplement à la Doryn que je connais, l'auteure, la romancière, la rédactrice, l'inconditionnelle, l'accaparante ...

J'espère que vous prendrez autant de plaisir de la parcourir, aussi comme j'ai pris du plaisir à signer cette préface !

Bien à Vous

Amiens, le 27.03.2021

Catherine CORDELLE | Grand Reporter Spécialiste du Proche & Moyen-Orient
Présidente d'ARTISTAY
www.artistay.org
[@CatherineCordelle](https://twitter.com/CatherineCordelle)

« Pour écrire une histoire, il faut :

*Un stylo, du papier, des personnages, une intrigue, des nostalgies, des fous
rires, des pleurs, des abandons, des solitudes, des voyages, un zèle
d'optimisme ...*

*Ensuite il faut empiler tout ça, mettre des sons et de la couleur puis ouvrir grand
ses portes et la laisser sortir ... »*

Doryn FOUALEM, Londres, 1^{er} Juin 2021

CHAPITRE 1 : L'Embarras des Autres ...

Jeudi 13 Aout, 1H20

Ma petite Eulyne,

Si tu es en train de lire ce papier, ce que je suis partie. En ce moment j'imagine tous les sentiments et émotions qui doivent se bousculer dans ta tête entre l'inquiétude, l'incompréhension, la confusion, la peur aussi certainement ... Cette lettre va te bouleverser, assurément, aussi comme le fait de te l'écrire au milieu de cette nuit froide et controversée me fend le cœur. Tu es tout ce que le départ de notre mère m'a laissé il y'a six années déjà, toi et notre père qui depuis ce temps se laisse consumer par la douleur, l'injustice, la mémoire du deuil, mais aussi les obligations sociales qu'en tant que fils valeureux de Ganze il était appelé à continuer de remplir malgré ses chagrins, ses errements. Ce jour de juin où notre mère est partie reste ma plus grande blessure sur cette terre des Hommes ; j'avais à peine douze ans, tandis qu'on se préparait à célébrer ton huitième anniversaire ...

Après elle, notre père n'a plus jamais vraiment eu la force de prendre soin de nous. Le décès de notre mère nous a tous détruit ! Je me souviens encore de toutes ces nuits où je l'ai surpris, à étouffer ses sanglots dans le noir alors que j'étais rentrée dans sa case sans prévenir ... Chez nous pourtant, on aura toujours dit que nos hommes ne pleurent pas ! Ce qu'on apprend ensuite avec la vie, c'est qu'il y'a des peines, des douleurs et des chagrins qui brisent tout le monde, des chefs de guerre comme de petits enfants. J'ai compris avec le temps que ce jour où notre mère nous a laissés, la vie l'a lui aussi quitté. Il n'est au fil du temps devenu qu'un homme seul, renfermé, diminué, affaibli, brisé.

Si je dois te conter ce soir l'histoire de nos parents, cette histoire que tu as toujours été trop précieuse pour que je l'inflige à ton cœur fragile de petite sœur, nous passerons au moins une saison sur les papiers ...

Notre mère était une femme belle, féminine, aimante, réconfortante. Je ne sais pas si toutes les mères sont comme ça, si toutes sont si bienveillantes que la nôtre le fut avec toi et moi le peu de temps qu'il nous a été donné. Je ne sais pas si j'aurai assez de toute une vie pour finalement panser ces mille blessures horribles et profondes que son départ a laissées dans ma vie. EMELYNE, s'appelait-t-elle. Avec notre père, ils nous ont baptisées ensuite toutes les deux de ses dérivés : Melya, et Eulyne.

Elle était une partie de moi, de toi, de nous ; ne l'oublie jamais. Elle aimait le soir nous rassembler autour de nos repas, pour nous narrer des histoires ; nous conter mille anecdotes de ce village derrière les montagnes d'où elle venait. Elle était toujours si joyeuse, le genre de parent qui, même sans rien, a tout pour rendre un enfant heureux. Ces années là, nous avons vécu notre petite vie tranquille dans cette jungle féroce qu'est Ganze. À voir notre mère avec nous, tu le sentais qu'elle nous avait longtemps attendues ... ou simplement qu'inconsciemment, elle savait que beaucoup de temps ne nous serait pas accordé...

Depuis son départ, c'est Mamé sa sœur aînée qui a plus ou moins pris le relais. Entre la case de notre père à Ganze et sa cuisine à Motare, cette cuisine où notre mère elle, avait grandi, elle a essayé comme elle a pu de nous aider à rebondir, à trouver la force qu'il fallait pour que nous devenions vite autonomes, pour que si cette femme que les frères de notre père lui avaient trouvée à Souyane alors qu'il était encore en plein veuvage finissait par rejoindre notre cour, nous puissions nous en sortir seules dans la nouvelle adversité ...

Comme Mamé a déjà dû te le raconter plus d'une fois, l'union de nos parents n'avait pas fait grande unanimité à l'époque de leur rencontre. Dès la dot, les deux familles s'étaient totalement ratées ; l'histoire est longue !

Quand on y repense, un sceptique aurait aussitôt tranché que leur relation était condamnée dès le départ. Notre père - descendant d'une lignée de nobles à Ganze, lignée par ailleurs appauvrie au fil des générations par des successeurs farouches - avait fait la rencontre de notre mère, petite sœur de la 3^{ème} épouse du roi de Motare et fille adoptive du dit roi, lors d'une fête des récoltes. Elle avait été cette année-là des jeunes filles de Motare qui avaient dansé en guise de maturité sur leur place de marché. Elle m'a souvent raconté qu'après cette cérémonie, mère a eu 12 prétendants dont, huit hommes de leur village et 4 autres venus de villages voisins comme notre père. Ayant perdu sa mère elle aussi très jeune, c'est Mamé qui eut la tâche de choisir son époux. Mamé avait opté pour un jeune homme valeureux de Motare, lui aussi descendant d'une cour importante là-bas mais, ce que Mamé ne savait pas, c'était que depuis plusieurs jours, notre mère avait croisé le

chemin de notre père et ils avaient déjà « clandestinement » fait connaissance . Quand mère le leur confia, Mamé fut catégorique : Elle ne voulait pas d'un étranger ! Ganze et Motare avaient beau être deux villages voisins mais elle continuait de penser que, s'il y avait cette rivière et les montagnes qui les séparaient, ce n'était pas pour rien.

« Les dieux en créant les eaux n'avaient pas fait des ponts pour les traverser ; C'est les hommes qui les ont construits »,

Aimait-elle toujours à citer ... D'ailleurs entre notre père et elle, il y a toujours eu une certaine distance. Ils se respectaient, mais ne se fréquentaient pas ... d'autant plus que quand la famille de notre père arriva à Motare, le roi de Motare lui-même les avait marginalisés, les jugeant sur leurs présents (dot) qu'il n'estima pas à la hauteur d'une fille ayant grandi dans une cour royale. Apposant son refus à cette union sous ces motifs, la famille de père rebroussa chemin avec colère et honte. Quand nos deux parents prirent ensuite la décision de braver l'incompatibilité de leurs deux familles et se marier, ils ont brisé des siècles de traditions. Toutefois, en connaissance de cause, ils avaient convenu dans leur intimité que les préjugés de la société, l'orgueil et les folies des Hommes ne les sépareraient pas !

C'est dans cet élan que père , dans les semaines qui suivirent leur rejet de Motare y retourna seul chercher cette femme qu'il ne pouvait plus oublier ... Quand il la ramena au village, ils savaient qu'il faudrait faire face aux conséquences de ce geste que ses frères aînés allaient considérer comme un mépris envers sa famille. Malgré ses efforts ensuite pour se réconcilier avec eux, ces frères dans leur orgueil et leur suffisance légendaire n'ont jamais flanché. Par concertation certainement, il les a tous vus peu à peu prendre leurs distances. Il réalisait qu'il n'était plus invité aux rites, aux cultes, aux dots. Il réalisait que ses frères ne venaient plus chez lui, qu'on l'écartait de la vie de la grande famille en le laissant, disaient-ils, avec « sa femme » qu'il était retourné chercher à l'insu de tous. Ils ont construit des cloisons. Père néanmoins ne s'en plaignait pas vraiment, racontait souvent mère. Il était heureux chez lui, il avait fait son choix et ne le regrettait point. Mère était sa nouvelle famille. Leur foyer était épanoui.

Nos parents ont longtemps été traités comme des parias dans ce village. Alors qu'après leur mariage notre mère connut sept longues années d'infertilité, les médisances et le regard des gens auraient pu les détruire mais, ils sont restés forts et positifs. Aussi, heureux hasard de la vie, les constructions de l'église catholique furent achevées au bout de la cinquième année de leur mariage et se présentèrent en alternative à ces mille féticheurs

chez qui ils avaient longtemps marché et qui condamnaient tous leur relation, sous le motif que les ancêtres n'avaient pas accepté cette union et que jamais il n'en naîtrait un fruit.

Le curé, Le père Jean est rentré dans notre vie avec l'arrivée de cette église. D'abord par curiosité, notre mère a pris très souvent l'habitude d'aller discuter avec lui en quête d'exutoire, d'apaisement. Notre père qui n'était jamais très loin d'elle lui emboîta le pas. Ils ont fait confiance au père Jean qui n'a eu de cesse de leur transmettre des leçons de patience, d'endurance, de don de soi et d'humilité. Ils ont alors progressivement confié leurs prières et leurs tourments au seigneur. Deux années plus tard quand je vins au monde, ils ont proclamé sa gloire. Mon baptême par la suite a été perçu par les frères de père comme un affront de plus, ces traditionalistes infailibles qui avaient été des premiers à se hisser contre le projet de cette mission catholique, disant qu'elle éloignerait les villageois de nos traditions et de notre culture.

« Cette maison des blancs, clamaient-ils, n'est là que pour nous diviser. »

De ces mille combats donc menés ensemble, tu peux comprendre ce qui tomba sur la tête de père le jour où notre mère l'a si passivement laissé. Il n'a pas su tenir. Le deuil, toutes les pressions de sa famille et de la communauté ensuite - comme ces pressions faites sur lui de prendre une deuxième épouse, de renvoyer les filles de Motare (toi et moi) chez elles et de revenir demander pardon à sa famille pour ses éloignements, etc.- l'ont durement affecté. En grandissant toi, tu n'as connu vraiment que cet homme malade, épuisé par la vie, taciturne, devenu claustrophobe avec le temps. Je me souviens que plus d'une fois entre ces dernières années, ces laxismes de sa part t'ont agacée. Tu es souvent allée te plaindre chez Mamé d'avoir la sensation de n'avoir pas de parent, de souvent parler à un mur quand tu étais face à père, de le voir n'avoir aucune autorité ni sur lui ni sur rien d'autre. Ça m'a fait mal plus d'une fois. J'ai pleuré car j'avais toujours eu espoir qu'un jour il rebondirait et pourrait à nouveau être ce père de mes tendres années. Aujourd'hui que je me prends à t'écrire cette lettre, je souhaite par dessous tout te demander que tu gardes toujours un cœur pur et simple vis à vis de lui, un cœur aimant, un cœur sans sentiments contradictoires car un père, comme une mère, n'oublie jamais qu'on n'en a qu'un en ce monde, de même que tous les êtres sont uniques et exceptionnels et que nous devons toujours vivre vis à vis de nos semblables de telle sorte que chaque départ ne nous laisse point de sentiments de regrets ou de non-dits.

Je ne sais dans quel coin de notre paysage tu te recroquevilleras pour lire ce papier mais je sais qu'il te décontenancera, te confirmant les rumeurs et toutes les grosses appréhensions qui se seront déjà forgées en toi car, je sais qu'en revenant à Ganze le temps de la trouver, tu auras déjà eu écho de mon absence prolongée ici. Ils vont dire que j'ai disparu ; ils diront un millier de choses ... Dieu sait tout ce que les jaloux, envieux, vaniteux, haineux et malsains voudront bien se plaie à répandre mais, quoi qu'il en soit, je ne partirais pas sans t avoir donné mes raisons.

Des mots sur un papier ne sont peut-être pas aussi forts que des paroles livrées avec les émotions de la personne, des embrassades, des gestes mais, je n'ai pas pu arriver jusqu' à Motare pour te dire au revoir. Je pense avoir manqué de temps, ou simplement le courage qu'il faut. J'ai toujours su que je ne suis pas de ces personnes explosives, pleines d'énergies qui réellement affrontent la vie. Il m'a plus d'une fois été plus facile de me cacher, de laisser les autres prendre des initiatives à ma place, revendiquer à ma place ; aussi comme je laisse ce papier aujourd'hui te dire au revoir à ma place. Notre mère disait toujours à cet effet que depuis mon enfance elle avait décelé en moi ce côté timide, plus souvent manquant d'assurance, ou peut-être même simplement sournois. Elle a souvent souhaité qu'en grandissant, je devienne plus ouverte, plus militante. Elle était si optimiste dans la vie ! Elle me voyait grandir sous le courant de ces femmes qui se levaient de plus en plus dans le monde pour prendre la parole, se hisser face à nos communautés machistes... Je t'écris ce mot de la cuisine de cette défunte femme.

Tu sais toutes les choses qu'on a partagées et vécues dans cette cuisine, de son vivant, et depuis qu'elle nous a laissées. Ça fait dix années déjà et je suis toujours dans le déni, une sorte d'étape transitoire qui s'entretient de tous mes sentiments refoulés. Ça fait 10 ans et dans ma tête, c'est toujours comme si elle est juste allée en séjour quelque part, peut-être à Motare, ou dans les plantations, et qu'elle va revenir d'un moment à l'autre ... En 10 années, entre la petite fille crédule et l'adolescente en quête de repères que je suis devenue, je pense que j'ai beaucoup joué au « jeu du voileage de face », concentré mes efforts à penser à tout, sauf au fait qu'elle est morte et qu'en ce monde, il n'y'aura plus de deuxième chance. Aujourd'hui je grandi mais je n'ai point avancé sur ce plan.

10 années après, il y a encore ces longues nuits qui se répètent et au cours desquelles je me retrouve toujours à me demander comment on fait pour surmonter un décès, comment on fait pour accepter de ne pas comprendre le pourquoi de certaines choses, pour réussir à mettre une cloison définitive sur la vie qu'on a eue avec la personne et avancer ... 10 années ! et je n'ai toujours pas su comment on fait pour surmonter un deuil, pour en guérir, pour ne plus y penser !

Du haut de mes dix-huit ans à ce jour, dans ce Ganze fou dans lequel nous avons dû grandir malgré tout, je suis devenue presque une mère pour toi. Sans prétention de la remplacer, je t'ai gardée sans elle depuis que tu as 5 ans. Je n'ai d'ailleurs pas eu le choix car c'est l'ultime mission qu'elle me confia sur son lit, ses derniers moments ... Je me souviens encore ...

Elle le savait qu'elle partait. Notre dernière nuit avec elle, chaque moment est resté gravé dans ma mémoire. 19 nuits que nous squattions les modestes bancs de l'hôpital des sœurs de l'immaculé en regardant cette fièvre l'amener un peu plus après chaque heure. La sœur de garde était venue en début de soirée pour la ronde habituelle. Depuis quelques nuits, nous voyions bien cette lassitude sur son visage. Ce soir-là particulièrement, alors que la température de mère était de plus en plus élevée et qu'elle n'arrivait même plus à articuler, elle régla la perfusion, tâta son pouls, puis se retourna vers père pour lui dire que si notre mère passait cette nuit-là, elle survivrait. Elle a ensuite rajouté que la nuit allait être longue. Elle l'avait dit timidement. J'étais assise sur les jambes de père, elle me croyait endormie. A l'époque, j'étais trop jeune pour comprendre le sens de son propos mais, je n'ai jamais oublié ses mots.

Nous avons veillé ensuite près d'elle. Je pense qu'elle-même l'a senti que cette nuit aurait quelque chose de déterminant, si ce n'était de définitif. Elle essayait de sourire quand son regard croisait le mien ou celui de père. Elle ne cessait de te caresser les cheveux avec le peu de force qu'il lui restait alors que tu t'étais endormie dans son lit d'hôpital. Tu ne la quittais plus depuis des jours. Nous étions ses trois garde-malades. Elle essayait d'articuler quelques phrases alors que depuis plus de trois semaines, on comptait sur les doigts de nos mains le nombre de jours qu'elle avait passé sans être dans le coma. Dans notre naïveté, cette nuit-là, on a pensé qu'elle revenait à elle. Autour de minuit, alors que j'étais endormie sur les jambes de père sur le tabouret à l'angle, je fus réveillée par des bruits sourds dans la chambre. Je vis père en panique près d'elle, il lui serrait la main. Je courus aussitôt lui prendre son autre main. Elle était chaude, douce, légère. Elle m'a demandé où tu étais et pourtant tu étais couchée juste là. Elle était vague ...

Dehors le ciel grondait. Ce fut une nuit d'orage. Elle demanda ensuite à père de me faire allonger près de toi et de nous couvrir d'un drap supplémentaire car disait-elle, il ne fallait pas que nous soyons enrhumées le lendemain. Nous étions désormais deux autour d'elle. Je n'ai néanmoins plus eu sommeil. Je ne pouvais pas dormir alors qu'elle était éveillée et que son corps était si brulant. Je lui ai serré la main toute la nuit. De temps en temps elle glissait une phrase. Elle me demandait tantôt de bien prendre soin de toi, complétant banalement qu'elle savait que je pouvais y arriver seule. Elle disait beaucoup de choses à la fois ... Je préférerais ne pas poser de questions, juste l'écouter, ne pas donner à ses propos leur sens propre. Elle glissait entre deux propos banals, d'autres chargés de tout leur sens, comme

qu'elle souhaitait que, si un jour elle n'est plus là, que je garde le « chez-nous » et que malgré notre jeune âge, elle savait que nous pouvions vivre seules, l'une pour l'autre et nous en sortir ! Ca dura ainsi jusqu' à l'aube où je m'assoupis finalement dans sa chaleur. Au petit matin, elle n'était plus là . Je n'ai rien oublié, mais ces des moments dont j'évite plus souvent de me souvenir.

Notre situation n'a rien eu de très inédit ensuite pour les gens de Ganze. On avait vu plus jeunes devenir orphelines ! Souviens-toi que ton ami kaby par exemple n'a jamais connu sa mère, morte sur le lit de l'accouchement. Alors pour une comme elle, nous avons même eu de la chance.

Ainsi fut-t-il de nos derniers instants avec cette femme pour qui mon amour est resté imperturbable ...

Depuis que mère est partie, Je pense avoir vécu avec toi comme elle l'aurait souhaité ! Depuis ta naissance d'ailleurs, elle m'apprenait à te garder. Tu avais à peine un an quand elle nous a laissées juste toutes les deux, pour la première fois, pendant près d'un mois, alors qu' elle devait accompagner Mamé dans les plaines pour la récolte des gens de Motare. Tu aurais pu être ma propre fille malgré mon jeune âge, je pense que je ne m'en serais pas mieux sortie. Tu as grandi entre mes mains.

Je connais tes rires, je connais tes pleurs, je connais tes cris. Je connais tes habitudes, tes attitudes, cette joie de vivre dont tu débordes en permanence. Je reconnaitrais parmi des milliers ta voix perçante quand tu rentres le soir et que je t'entends depuis l'entrée de chez nous faire tes au revoir à ton amie Kaby ! Je sais interpréter entre tes moments de silence, tes mauvais jours, tes beaux jours. Tu as été un rayon de soleil dans ma vie depuis que tu as poussé ton premier cri. Notre mère, bien que partie trop tôt nous a tout laissé. J'ai toujours été heureuse avec toi.

Dans mes solitudes tu m'as si souvent comblée, apaisée, tu me suffisais. Aujourd'hui, c'est bien pour que ce bonheur perdure encore que je dois t'écrire cette lettre d'au revoir. Je ne saurais te dire d'avance combien de temps devront s'écouler avant que je te retrouve. J'éprouve toutes les peines du monde à te laisser seule dans ce Ganze où la pluie et les tempêtes coulent en permanence dans nos cœurs ; ce Ganze où, malgré l'entourage, les proximités de nos maisons, l'omniprésence des voisins et amis, la solitude fait toujours parti de nos vies. J'ai toute conscience de partir et te laisser seule dans ce village où les froideurs, l'hypocrisie et les mesquineries des gens nous rongent constamment ; détruisant fougueusement les âmes fragiles.
